Le Soir
PANORAMA

Les Six de la photo

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Chacun de nous a dû voir ou a vu au moins une fois cette photo en noir et blanc, plus exactement en clair-obscur, ce qui était le genre de l'époque ! Dessus, ils sont six. Six hommes, quatre debout, et deux assis sur des tabourets de studio. A l'exception d'un peut-être, ils sont encravatés et tous vêtus de costumes défraîchis, ayant perdu le lustre du neuf mais pas la solennité des défis, modestes mais dignes. Ils ont en commun aussi un air grave, tout à la fois déterminé et soulagé, que recouvrent les hommes qui viennent d'endosser la charge d'un arrêt dont la portée bouleversera de fond en comble l'Algérie et aura, par ricochet, des répliques dans le monde colonisé.

Nous sommes le 23 octobre 1954, à une semaine du 1er Novembre. Les Six viennent de sortir d'une réunion secrète tenue au domicile de Mourad Boukhechoua, au 24, rue Comte-Guillot, à la Pointe Pescade, Alger. Une fois résolues leurs affaires, ils pensent à immortaliser cette rencontre dont le caractère décisif ira bien au-delà de ce qu'ils ont dû et pu imaginer eux-mêmes. Ils viennent de porter la flamme à la mèche d'une révolution qui fera des émules en Afrique et sera longtemps considérée comme un modèle pour les militants anti-colonialistes et anti-impérialistes de tous les continents.

Ils gagnent la boutique de ce photographe de l'avenue du Maine, à Bab-El-Oued, spécialisé dans les photos de groupes. C'est lui qui réalisait, dans le quartier, les photos de classes, de mariages, de banquets et de retrouvailles entre potes.

Quand les six copains endimanchés posent pour lui, l'air préoccupé, encore habités par la décision qu'ils viennent de prendre, appuyer sur la poire ne devait être qu'un geste routinier comme il en exécutait plusieurs dizaines par jour. Pure routine, rien de plus! Il est loin de se douter que les six hommes qui se placent dans son viseur et sous le projecteur de son studio sont des ombres que leur combat a reléguées dans la clandestinité, et que franchir le mur de la lumière est, pour eux, un acte dont le risque ne se justifiait que parce qu'ils avaient jugé nécessaire de laisser une figure pour l'histoire. Ce sont des nationalistes éprouvés qui ne supportaient plus que les rivalités entre messalistes et centralistes minant le PPA-MTLD (Parti du peuple algérien-Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) stérilisent l'option pour la lutte armée. Entre les deux, un courant neutraliste réunit d'anciens activistes de l'OS (Organisation Spéciale, branche action clandestine du PPA-MTLD) pour créer le CRUA (Comité révolutionnaire pour l'unité et l'action). Ambition de ce dernier : aller au-delà des luttes intestines pour entreprendre l'action de libérer l'Algérie du colonialisme. Un pari un peu fou, vu les conditions fragiles de l'époque. Parfaits inconnus pour la plupart dans le PPA, ces jeunes militants tiennent une série de réunions dont une dite des 22 en mars 1954, à Clos-Salembier, à Alger, prélude à cette phase décisive que sera la réunion des Six au cours de laquelle l'acronyme FLN (Front de libération nationale) est prononcé pour la première fois et la date du 1er novembre arrêtée pour le déclenchement de la lutte armée.

Ces six hommes sont jeunes : Mostefa Ben Boulaïd, le plus âgé, né en 1917 à Arris, dans les Aurès, a 37 ans. Didouche Mourad, né en 1927 à Alger, est le plus jeune des Six : il a, lui, 27 ans. Krim Belkacem, né en 1922 à Aït Yahia en Kabylie, est âgé de 32 ans. Rabah Bitat, né en 1925 dans le Constantinois, a 29 ans. Larbi Ben M'hidi, né en 1923 à Aïn M'lila, a 31 ans. Mohamed Boudiaf, né en 1919 à Msila, a 35 ans.

En prenant la décision de forcer le destin, alors qu'ils n'avaient pas trouvé une seule personnalité du comité central comme mentor, et de mener les forces militantes indépendantistes vers la seule vocation qui les justifie, l'unité dans l'action, ils ne savaient pas qu'ils réveillaient une force libératrice qui prouvera son inéluctabilité à aller jusqu'au bout. La proclamation du 1er Novembre est prémisse et promesse. Et, le soir même de ce jour symbolique, le déclenchement certainement un peu précipité, au regard des conditions politiques de leur parti d'origine, de l'action armée marquait néanmoins une rupture dans le comportement du mouvement nationaliste par rapport à l'occupant : la voie de l'indépendance devenait concrète. En tout cas, il n'était plus possible de revenir en arrière et le mot prophétique de l'un d'entre eux, Larbi Ben M'hidi, prenait le relief de la réalité : «Jetez la révolution dans la rue et le peuple s'en emparera.»

En regardant cette photo, en essayant de lire l'attitude et le regard de chacun des Six, cinquante ans après l'indépendance dont ils sont à l'origine, on ne peut s'empêcher de se poser la question toute bête : on sait ce qu'est devenue la Révolution menée par le FLN dont ils sont les pères putatifs, mais eux-mêmes, que sont-ils devenus après la réunion et la photo ?

Ils sont repartis chacun à leur poste de combat. Aujourd'hui, ils sont tous morts. Mais leur destin personnel éclaire sans doute sur les aléas de la Révolution dont ils ont allumé la mèche.

Mostefa Ben Boulaïd décède le 22 mars 1956 à l'âge de 39 ans dans le maquis à la suite de l'explosion d'un poste radio piégé parachuté par l'armée française. C'est la version officielle généralement admise. Didouche Mourad tombe au maquis moins de trois mois après la photo. Il meurt à la bataille du douar Souadek, à Condé Smendou, près de Constantine, le 18 janvier 1955. Il est le premier chef de zone à être tué. Il n'avait pas 28 ans.

Krim Belkacem retourne, après la photo, au maquis de Kabylie qu'il tenait depuis 1947. Il est le seul chef de zone à pouvoir aligner 500 combattants à la veille du 1er Novembre. Rejoignant Tunis par le maquis, il est vice-président du GPRA et ministre. A l'indépendance, il est écarté du pouvoir, il s'exile en 1967 et combat le régime de Boumediène. Le 18 octobre 1970, on le retrouve étranglé avec sa cravate dans une chambre d'hôtel à Francfort. Le crime est signé. Il est le fait de ces hommes qu'il a entraînés lui-même, le jour de la photo, dans la libération du pays. Il avait 48 ans.

Rabah Bitat est le seul de la photo à mourir de maladie. Arrêté très tôt par la police, il passe presque la totalité de la guerre en prison. A l'indépendance, il occupe divers postes de responsabilité, dont celui de président de la République par interim pendant 45 jours à la mort de Boumediène en 1978. Il décède en 2000 à l'hôpital Broussais à Paris à l'âge de 75 ans.

Larbi Ben M'hidi est arrêté, torturé et exécuté par l'armée française pendant la bataille d'Alger en février 1957. Il aurait formulé, peu avant sa mort, cette appréhension, avérée depuis : «Lorsque nous serons libres, il se passera des choses terribles. On oubliera toutes les souffrances de notre peuple pour se disputer les places. Ce sera la lutte pour le pouvoir. Nous sommes en pleine guerre et certains y pensent déjà. Oui, j'aimerais mourir au combat avant la fin.» Il avait 34 ans.

Mohamed Boudiaf était le coordinateur national du groupe des Six. Il joue un rôle politique important pendant la guerre, à la délégation extérieure jusqu'à son arrestation en octobre 1956. A l'indépendance, il s'oppose au pouvoir de Ben Bella et crée en 1963 le PRS (Parti de la révolution socialiste). Appelé par les généraux le 16 janvier 1992 en qualité de président du Haut Comité d'Etat, il est assassiné en direct six mois plus tard. Il tombait sous les balles félonnes des enfants de cette révolution dont il fut l'un des pères. Il avait 73 ans. A l'exception de Bitat, ils sont tous morts de mort violente.

A. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Plaidoyer pour une densification de l'espion au mètre carré diplomatique !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

Arrivée aujourd'hui à Alger du ministre français Arnaud Montebourg. Nous surveillerons très attentivement…

… son bras !

Je lis un brin amusé que le consulat américain à Benghazi attaqué le 11 septembre dernier était en fait un «véritable nid d'espions US». Et alors ? Qu'est-il attendu de cette révélation stupéfiaaaaaaante ? Que l'on excusât l'assassinat en son sein de l'ambassadeur et de trois agents consulaires américains par des hordes intégristes ? Tiens donc ! Et depuis quand les consulats et ambassades ne sont pas des nids d'espions à la solde de leurs pays ? J'espère que les ambassades et consulats de mon pays à travers le monde sont de vrais nids d'espions, sinon j'aurais quelques inquiétudes supplémentaires sur l'état de notre diplomatie ! En vérité, nous donnons parfois – souvent même — certaines informations sans en mesurer l'impact réel. Reprendre une dépêche sur la nature de la composante d'un consulat, relayer une info vraie ou supposée sur la présence dans une représentation diplomatique étrangère de barbouzes en nombre, c'est fatalement donner un alibi à l'ignoble, absoudre une boucherie effroyable et cautionner l'assaut des barbus et de leurs troupes armés contre ce consulat à Benghazi. C'est l'islamisme que l'on aide en se faisant le porte-voix de ces révélations. Car en écho à leur publication sur grands tirages, il faut juste tendre un peu l'oreille pour entendre ceci : «Ah bon ! Un nid d'espions ! Eh bien, si c'est comme ça, l'ambassadeur et ses acolytes n'ont eu que ce qu'ils méritaient !» Désolé, mais une ambassade est le lieu quasi naturel d'évolution d'un espion ! Et c'est le fait que pendant longtemps, nos ambassades ont été désertées par les gens du renseignement et emplies par ceux du «trabendo» et du change au noir qui explique notre déconnexion du reste du monde, notre isolement, et notre stupéfaction de découvrir affolés, sur le tard, des trucs et des machins que le renseignement est censé nous apprendre à temps, avant les autres. Je plaide, pour ma part, pour une féroce densification de l'espion au mètre carré diplomatique dans nos ambassades. Je le revendique même ! Ça nous aurait peut-être évité de découvrir trop tard que c'étaient des djihadistes maliens d'Al Qaïda qui avaient sonné à la porte du consulat algérien à Gao, et pas le livreur de pizzas ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.